

Crises et lieux de parole

Marguerite BIALAS

Molsheim, Bas-Rhin

De temps à autre, des rangements me remettent entre les mains des notes prises pendant que j'étais en fonction, souvent sur des moments de crise, des moments de forte émotion. Dans un premier temps, quelques notes dans un cahier permettent de prendre de la distance. Ensuite, quand on a la chance de pouvoir en parler avec d'autres, ces notes servent de support à une réflexion plus approfondie.

Voici donc le récit de la crise d'un certain lundi.

Janvier 2000. Je suis invitée par le groupe Freinet du Gard pour intervenir avec eux dans une formation en pédagogie institutionnelle le week-end, puis le lundi dans un stage qu'ils organisent à l'IUFM de Nîmes. Mon IEN m'a autorisée à partir et mes élèves travailleront, comme tous les lundis, avec madame M. qui est ma décharge de direction (modulatrice).

Mardi :

Dès 7h30, à mon retour à l'école, c'est la douche froide. Mes collègues indignées m'informent qu'il y a eu des problèmes, la veille, dans ma classe. Propos insolents, chahut... Des gommes auraient même volé à travers la classe ! À bout, la modulatrice est sortie pleurer dans le couloir et des collègues émues ont pris l'un ou l'autre des meneurs dans leur classe. Très remontées, elles exigent une réunion le jour-même, dès 16 heures.

8 h. Mes élèves entrent en classe. Je les regarde sans rien dire, je suis déçue et en colère. Un silence impressionnant (qui va durer toute la matinée) s'installe. Je murmure : «*Eh bien ! Vous êtes contents de vous !*» Personne ne bronche. Cela tombe bien, je n'ai pas envie de les entendre. «*Prenez vos cahiers. Ecrivez la date...*» J'improvise alors un grand devoir de grammaire qui, avec le corrigé, nous occupera jusqu'à la récréation. Personne ne proteste pour demander le «*Quoi de neuf ?*» inscrit à l'emploi du temps du mardi matin.

Juste avant de sortir en récréation, je donne la parole à quelques «*ceintures vertes*» (les plus «*grands*» de cette classe). Ils confirment ce que mes collègues m'ont dit le matin. Mais ce n'est pas toute la classe qui est concernée par les débordements. Une douzaine d'enfants sont hors de cause. D'autres n'ont fait que profiter du désordre pour s'exciter et rire bruyamment.

16h15 : conseil de maîtres. Tout de suite, les critiques pleuvent sur les classes Freinet, «*ces classes si difficiles à remplacer !*» Tranquillement, je recentre la discussion sur la journée de lundi. Mes collègues parlent, essaient de retrouver une chronologie des faits. Il y a eu des comportements inadmissibles, nous devons sévir. Je refuse la sanction collective proposée par certaines. Madame M. m'approuve : elle a bien vu qu'ils n'étaient pas tous concernés. Finalement, six noms sont retenus : ces élèves doivent être punis, mais comment ?

Nous examinons plusieurs possibilités :

- convoquer les parents : solution peu satisfaisante car, d'une certaine façon, c'est se décharger sur eux d'un problème que nous voulons justement régler à l'école
- donner des punitions traditionnelles : verbes, travaux scolaires divers : efficacité limitée, tout le monde en convient
- les priver de classe coopérative : mes collègues sont sceptiques
- nous tombons finalement d'accord pour une semaine sans sport ni récréation, des excuses à présenter et je rajoute tout de même la privation de la classe coopérative.

17 h : les collègues quittent la salle, elles semblent satisfaites.

Madame M., ma modulatrice, reste assise, je reste donc avec elle. Un peu plus tard, nous trouvant encore en salle des maîtres, S. qui venait pour faire des photocopies, se rassied aussi. Et nous reprenons en dé-

tail les événements de la veille pour pointer à quel moment les choses ont basculé. Madame M. nous confie maintenant qu'elle est de santé fragile : crises de spasmophilie, problèmes respiratoires... De plus, toutes les nuits, elle se lève plusieurs fois pour sa petite dernière qui pleure beaucoup. Elle pense qu'elle manque d'énergie pour s'imposer dans cette classe encore difficile et dont elle a peur, alors elle s'énerve, crie et s'épuise. Nous nous interrogeons : peut-être que les enfants fragiles de la classe sentent cette peur, cette fragilité, et que cela les angoisse, d'où leurs crises et le chahut qui suit ?

Nous parlons encore longuement de tout cela, de ce qui est important à respecter : rester maître de soi, ne pas élever la voix, savoir clairement ce qu'on veut, ne pas céder tout en restant calme, etc. Toutes les trois, nous échangeons nos expériences parfois douloureuses, parfois épuisantes pour imposer nos limites et faire respecter les règles de la classe.

Jeudi matin,

au conseil de la classe, nous reparlons de la journée de lundi et j'annonce aux enfants les décisions du conseil des maîtresses. J'explique que «privé de classe coopérative», c'est ne plus avoir la parole dans la classe : pas de quoi de neuf, de choix de texte, de conseil ni de marché. C'est la «ceinture dorée».

Mes élèves prennent cela très au sérieux. Toute la semaine sera très calme, studieuse. Au moment des récréations, toute la classe descend aux toilettes situées au rez-de-chaussée, puis les «ceintures dorées» (et non les «punis» !) remontent avec moi au deuxième étage et travaillent jusqu'au retour de leurs camarades. Je veille à ce qu'ils ne parlent pas dans les moments coopératifs. Et cela a vraiment l'air de les ennuyer. «*Est-ce qu'on peut au moins écouter*», demandent-ils ?

Le dernier jour de la semaine, j'entends : «*Ouf ! On n'est plus ceinture dorée !*» Ils partent contents : on efface l'ardoise, la dette est réglée...

Ce qui s'est passé lundi et mardi m'a bouleversée, même si je n'en ai rien montré. Je décide de l'écrire afin d'y retravailler avec le groupe «monographies». Et nous nous interrogeons : s'agissait-il d'un problème d'enfants ou d'un problème d'adultes ?

Voyons pour les enfants et «ces classes Freinet toujours si difficiles à remplacer».

Mais non, ce n'est pas toujours vrai ! Car cette même classe, quelques semaines plus tard, a travaillé avec une remplaçante pendant notre stage d'école. Et contrairement à mes appréhensions, tout s'est très bien passé. Toute la semaine, elle a su faire travailler mes élèves dans le calme.

Quant au remplacement de novembre de l'année précédente au cours duquel cette même classe en avait fait voir de toutes les couleurs à une institutrice pourtant chevronnée, je pense qu'il se situait à un très mauvais moment de l'année. La plupart des élèves avaient un vécu scolaire négatif pour des raisons variées et là, depuis la rentrée, ils découvraient la pédagogie institutionnelle et prenaient goût à l'école. Et voilà que, seule garante de tout cela, je les abandonnais pour trois longues semaines aux mains d'une institutrice qu'ils ont très vite surnommée «Cruella» ! La pauvre, quelles qu'aient été ses qualités pédagogiques, elle s'est pris de plein fouet la révolte des enfants. Des enfants qui, à mon retour, avaient repris paisiblement le cours de la classe coopérative comme si de rien n'était !

Reste le problème des sanctions nécessaires après des transgressions. La ceinture dorée, où l'on est placé «à l'orée de la classe coopérative», comme dit Chantal, se révèle efficace dans une classe organisée. La parole prend son sens parce qu'elle ne va pas de soi : elle se mérite, elle se gagne... à condition d'avoir pu l'expérimenter, donc de savoir ce qu'on perd en la perdant. Efficacité de la ceinture dorée, mais aussi du conseil au cours duquel cette décision est prise. À froid et dans le calme, les choses peuvent se dire et ont des chances d'être entendues. Six élèves subissent la sanction, mais toute la classe a vécu le vent de folie de ce lundi matin et réfléchit maintenant à ce qui s'est passé et à la nécessité de sanction et de réparation. Les élèves parlent, expliquent. Cela ne les excuse pas, mais les émotions fortes de lundi peuvent maintenant être traduites en mots. Tout le monde y gagne en humanité : nous ne sommes pas parfaits, mais avec l'aide des autres, nous pouvons espérer nous améliorer.

Les adultes maintenant.

Cette classe de 29 élèves fait partie d'une école de 9 classes qui a son histoire, une histoire dont je ne connais que des bribes puisque je n'y travaille que depuis un an. Les dix enseignantes ont, chacune, leurs représentations de l'école, leur vécu professionnel... Madame M. nous a dit sa fragilité. Mais les relations

explosives, lundi, de certains de mes élèves et de certaines collègues montrent que nul n'est parfait ! On pourrait creuser du côté de l'autorité, de la peur de l'autre, de l'image de soi...

Nous sommes dix collègues, mais nous ne formons pas encore vraiment un groupe. Mes collègues s'adaptent petit à petit à ma façon de gérer l'école et de présider les réunions. Comme dans la classe, l'ordre du jour des réunions est élaboré ensemble et le temps est limité : cela n'empêche ni le respect de la parole de chacune, ni la recherche commune de solutions aux problèmes qui se posent, au contraire. Et mes «heures de vol» de présidence (expérience acquise, à mes frais, pendant les stages de pédagogie institutionnelle et non pas dans l'institution !) me permettent, quand c'est nécessaire, d'intervenir plus fermement pour faire prendre les décisions nécessaires. Vingt ans de réunions de parents m'ont aussi entraînée à prendre du recul par rapport à l'agressivité des gens, à ne pas tout prendre dans les dents, mais aussi à deviner d'où pourraient venir les coups pour préparer une réponse adaptée.

Ce mardi matin, quand j'apprends que mes collègues ont prévu une réunion extraordinaire pour parler des problèmes que posent mes élèves, je suis partagée : je suis secrètement contente car cette initiative me prouve que nos réunions sont vécues comme de vrais moments de parole : même la collègue absente de l'école le mardi est venue spécialement à 16 heures. Mais en même temps, j'ai peur de ce qui va s'y dire, peur de ce qu'on va dire de ma classe, peur pour la pédagogie que j'y applique. Car j'ai encore une classe très dure, même s'il m'avait semblé que les élèves se civilisaient. Je repense à ces petites choses entendues :

- *Je me trompe, ou Fred a changé ?*

- *Qu'est-ce qui te fait dire ça ?*

- *Avant, on n'entendait que lui, on ne voyait que lui, il était exaspérant. Depuis quelque temps, il me semble qu'on ne le remarque plus !*

Et aussi :

- *Tes élèves, dans la cour : c'est drôle, ils ont l'air de bien s'entendre !*

- *???*

- *Oui, ils jouent beaucoup ensemble, ils sont très solidaires !*

Des remarques qui m'avaient mis du baume au cœur, car certaines journées étaient vraiment dures. Mais il y avait aussi cette remarque plus aigre, l'an dernier, alors que nous préparions le voyage-échange avec nos correspondants de Béziers : «*Quel exemple pour les petits de l'école ! Tes élèves, si difficiles, et pourtant les seuls qui partent en voyage !!*» La classe Freinet-P.I. dérange... Et à présent, ce déplacement autorisé à Nîmes qui pourrait passer pour une reconnaissance officielle de mes compétences en pédagogie institutionnelle... Vais-je payer ce soir pour tout ce qui marche malgré tout, pour toutes ces différences ? Ou serai-je testée comme personne et pas comme directrice (comme dans la classe, lorsque la maîtresse est critiquée au conseil) ? En entrant dans la salle des maîtres à 16 heures, j'opte pour la deuxième hypothèse, avec la ferme intention de ne pas me laisser entraîner dans un débat sur la pédagogie Freinet ou institutionnelle. J'évite aussi de rejeter la responsabilité de cette classe difficile sur d'autres. J'ai mon idée sur les répartitions faites avant mon arrivée, mais ce n'est pas le moment de revenir dessus.

Passé le premier moment où je laisse dire pour voir d'où ça vient et ce que c'est, il me suffit ensuite d'utiliser les maîtres-mots comme pendant nos réunions pour que le groupe suive dans une direction plus constructive : «*Oui, que proposes-tu ?*» «*Ya-t-il une autre proposition ?*» etc. Mon but est que le conseil puisse jouer son rôle d'oeil, de rein, de cœur de notre équipe d'institutrices. Chacune doit pouvoir s'exprimer, puis nous prendrons une décision. Certes, mes élèves sont en cause, mais cela ne doit rien changer à notre manière déjà presque ritualisée de régler les problèmes.

Et ça marche : après quelques minutes tendues, chacune ose dire, chacune écoute les autres, réfléchit, propose. Cette réunion extraordinaire des enseignantes de l'école se termine dans une sorte de sérénité amicale. Comme dans la classe, nous avons réussi à nous parler pour régler des problèmes.

Marguerite BIALAS, janvier 2009

